L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux

Michel Grossetti

Juillet 2007 – dossiers du CERS

La réflexion sur les échelles d'analyse en sciences sociales peut conduire à quatre positions différentes. La première position nie tout intérêt de raisonner en terme d'échelles, toutes les entités du monde social entant censées se situer sur un même plan (par exemple, Latour, 2006). La deuxième position consiste à privilégier un niveau déterminé de collecte des informations et à disqualifier les autres au nom d'une forme ou une autre de réalisme, comme par exemple celle qui n'accorde de réalité qu'aux entités agrégées (les « faits sociaux » qui expliquent d'autres « faits sociaux ») ou celle qui ne veut prendre en compte que des humains observables en situation. La troisième position reconnaît la pluralité des niveaux d'analyse, considère que la réalité perceptible dépend du niveau choisi, et que l'on ne peut passer d'un niveau à l'autre sans changer de cadre d'analyse. Dans cette troisième position, le relativisme méthodologique (Desjeux, 2004) peut se doubler d'une sorte de relativisme plus radical si l'on considère que les transitions entre niveaux sont impossibles. La quatrième position, que je défends dans ce texte, est la possibilité de construire des opérateurs permettant de circuler entre niveaux d'analyse différents.

Les échelles dont il sera question ne sont pas seulement des échelles d'analyse, qui permettent de situer les opérations de collecte des données, d'analyse ou de généralisation des résultats. Elles sont aussi des échelles d'action. Je partirai en effet du principe selon lequel les acteurs ou les ressources peuvent changer de niveau d'action, se déployer ou se contracter sur les différentes échelles. La notion d'échelle n'est pas seulement un outil pour observer une même réalité avec des focales différentes, elle est aussi un instrument qui permet de suivre des changements de niveaux dans un même processus. Lorsque l'on se place dans un cadre d'analyse dynamique, il est en effet fréquent qu'une même série d'actions implique des changements de niveau. La création d'une organisation par des acteurs individuels par exemple peut donner lieu à une analyse de ce qui se joue dans le passage du niveau d'action des individus à celui des organisations. Il peut aussi s'analyser comme la construction d'un acteur de niveau plus macro par des acteurs de niveau plus micro.

Pour saisir l'émergence d'acteurs ou de ressources à des niveaux d'action différents de ceux qui leur donnent naissance, il faut disposer d'opérateurs analytiques permettant de passer d'un niveau à un autre. Je proposerai dans ce texte deux grandes catégories, qui peuvent fonctionner aussi bien sur le registre de l'action (comme opérateurs d'action) que sur celui de l'observation et de l'analyse (comme opérateurs méthodologiques). La première catégorie est constituée des opérateurs de changement d'état, des notions qui permettent de rendre compte de l'émergence ou de la disparition d'entités situées à un certain niveau à partir d'autres entités situés à des niveaux différents, ainsi que les dépendances qui s'établissent entre les entités. L'idée est d'ajouter à l'habituelle ontologie des êtres une ontologie d'états. L'ontologie d'états ne part pas d'entités qui naissent et qui meurent (ou sont créées et détruites) mais d'états qui peuvent apparaître ou disparaître pour une même « matière » sociale. Les deux opérateurs d'états définis seront les notions d'encastrement et découplage, empruntées au sociologue américain Harrison White (1992, 2002) et légèrement adaptées. La

seconde catégorie rassemble les opérateurs d'articulation, qui décrivent la forme que prennent les processus associant des actions conduites à des niveaux différents. Par exemple, la classique composition des actions individuelles, bien décrite entre autres par Raymond Boudon (1984), est un opérateur qui permet de passer d'actions individuelles faiblement contingentes (on peut en modéliser la logique) à des phénomènes collectifs partiellement imprévisibles (les effets pervers).

Je commencerai par définir trois échelles différentes qui permettent de mieux situer les phénomènes sociaux que la seule opposition classique entre micro et macro. Ensuite, je m'intéresserai aux différents opérateurs de changement de niveau.

1. Trois échelles[1]

Après être revenu sur la vieille question de l'opposition micro-macro, je montrerai qu'elle peut se percevoir autrement lorsque l'on introduit une seconde échelle qui est celle du temps. Je déboucherai alors sur le constat de l'insuffisance de ces deux échelles, et de la nécessité d'en introduire une troisième, que j'appellerai échelle de généralité (ou échelle des contextes). Il existe en effet aussi bien pour les acteurs que pour les sociologues des frontières qui ne se situent ni sur l'axe des masses ni sur celui du temps : elles peuvent délimiter les multiples « mondes », « champs », « sphères d'activité » qui font sens pour les premiers et spécialité pour les seconds. Ou encore, elles peuvent être plus simplement des frontières géographiques (nationales, locales). Je proposerai une décomposition possible de ces échelles en niveaux différents et les mettrai en relation. Cela permettra de concevoir des opérateurs d'échelles sur l'axe des masses, des durées, ou de généralité, ou sur plusieurs à la fois. On aboutit ainsi à une conception de l'espace des phénomènes sociaux qui le déploie selon ces trois dimensions : masse, durées, généralité.

1. La masse

La question des échelles est d'une certaine façon aussi ancienne que la sociologie. Plutôt qu'un inventaire exhaustif des nombreux textes qui ont été consacrés à cette question par des sociologues ou d'autres chercheurs en sciences humaines, je repartirai d'un ouvrage collectif qui, bien qu'à présent un peu ancien, me semble avoir posé le problème de la façon la plus juste et fait un peu figure de classique. Il s'agit du livre dirigé par Karin Knorr-Cetina et Aaron Cicourel, qui comprend des contributions d'auteurs aussi variés que Pierre Bourdieu, Michel Callon et Bruno Latour, Anthony Giddens, Jurgen Habermas ou Nicklas Luhmann[2]. Bien que dirigé par des auteurs plutôt adeptes des approches microsociologiques[3], il est ouvert, comme le montre la liste des contributeurs, à des auteurs travaillant à des niveaux beaucoup plus macrosociologiques et surtout, il tente de poser honnêtement la question des niveaux d'analyse.

---

[1] Cette section reprend de façon plus approfondie des idées exposées dans (Grossetti, 2006).

[2] Karen Knorr-Cetina et Aaron V. Cicourel (eds), 1981, *Advances in social theory and methodology : toward an integration of micro- and macro- sociologies*, Boston et Londres, Routledge et Paul Kegan

[3] Aaron Cicourel fut l'un des promoteurs du courant de l'ethnométhodologie et Karin Knorr-Cetina, qui s'est fait connaître par une étude ethnographique de laboratoire (*The manufacture of knowledge*, Pergamon Press, Oxford, 1981), se présente comme anthropologue.

Dans l'introduction, Karen Knorr-Cetina part du constat d'un développement des approches microsociologiques et des critiques qu'elles adressent, explicitement ou plus implicitement, aux approches macrosociologiques sur leurs conceptions des liens entre le comportement des individus et les phénomènes agrégés, pour examiner la possibilité de redéfinir le lien micro-macro en tenant compte de ces critiques. Elle propose en particulier une typologie des conceptions du lien micro-macro en quatre types. Le premier, caractéristique des macrosociologies, est l'inscription des micro-épisodes ou interactions dans un système spécifique d'interdépendance (Bourdieu, Habermas, Luhmann et Wallerstein sont cités pour illustrer ce point de vue). Les trois autres types sont présentés comme des solutions pour analyser la constitution de macro-phénomènes en partant du micro. Le second type, qui fait émerger les phénomènes macrosociologiques de « l'agrégation et de la répétition de nombreux micro-épisodes similaires » (p.26), inclut de son point de vue certaines idées de Cicourel, aussi bien que celles de Bourdieu, pour qui la répétition est au principe de la formation des habitus. Le troisième type (pour lequel elle cite entre autres Giddens) insiste sur les « conséquences inattendues des micro-évenements » qui se présentent sous la forme d'« influences qui opèrent à l'insu des agents, et qui donc ne peuvent être trouvées dans les micro-situations » (p.28). Enfin, dans le quatrième type, défendu activement par Knorr-Cetina (qui cite ses propres travaux ainsi que ceux de Callon et Latour dans le développement dédié à ce type), le macro est considéré comme « présent dans les micro-épisodes où il résulte des pratiques structurantes des agents » (p.34). L'idée est que les agents construisent dans leurs interactions des représentations collectives qui peuvent gagner en généralité jusqu'à devenir des éléments constitutifs des phénomènes macrosociologiques. Elle cite à l'appui de ce type de relation micro-macro la construction des modèles économétriques qui s'imposent comme référence collective, l'utilisation de questionnaires standardisés par les inquisiteurs du XIVe siècle, ou divers exemples de tentatives de certains agents pour se constituer en porte-parole de groupes qu'ils contribuent par leur action à constituer en tant que tels.

On pourrait évidemment discuter longuement des types constitués par Karen Knorr-Cetina dans ce texte et de l'usage qu'elle fait des différents auteurs. On pourrait par exemple arguer que la différence entre les conséquences collectives de l'agrégation des actions et les conséquences inattendues de l'action est bien difficile à faire, ou encore montrer que des tentatives de construction de représentations collectives peuvent s'agréger et produire des conséquences inattendues. Mais l'important n'est pas là. Cette typologie met bien en évidence l'éventail, finalement assez limité, des idées dont nous disposons pour analyser le lien entre le micro et le macro. Même en passant en revue toute la littérature produite sur cette question, il serait difficile de trouver autre chose.

Reprenons ces idées.

La première est celle d'une contrainte systémique spécifique qui s'impose aux microévénements, aux séquences d'action et d'interaction. Si cette contrainte se transforme en déterminisme total, les actions ou interactions se réduisent à de simples illustrations de la nécessité macro-sociale, ou à des écarts sans signification, des résidus des modèles statistiques. Le seul intérêt d'étudier des micro-événements est alors d'y retrouver la trace de ce déterminisme des structures et de l'illustrer. On comprend que des défenseurs des approches microsociologiques comme Karen Knorr-Cetina ne puissent accepter une telle conception et cherchent à lui substituer des solutions dans lesquelles le macro résulte d'une façon ou d'une autre du micro. Doit-on pour autant abandonner toute notion de contraintes systémiques spécifiques à l'échelle macro ? Ne peut-on déconnecter l'existence de telle contraintes du postulat déterministe ? Un système peut présenter plusieurs équilibres

possibles, parfois une infinité, sans pour autant que ces équilibres soient également faciles à atteindre, ce qui crée des contraintes pour les acteurs, mais leur laisse de larges possibilités de choix. De façon symétrique, une conception dans laquelle tout serait toujours également possible pour les acteurs engagés dans des interactions ferait perdre tout intérêt à la question des échelles d'action et d'analyse, puisque seul le niveau le plus micro aurait du sens. On le voit, accorder de l'importance à cette question, comme nous le faisons dans ce dossier, implique de refuser les deux extrêmes qui la disqualifient : le déterminisme total des structures ou la totale indépendance des situations micro-sociales vis-à-vis des niveaux d'action plus agrégés.

Seconde idée présente dans la synthèse de Karen Knorr-Cetina : l'agrégation ou la répétition des actions ou des micro-événements produit des phénomènes collectifs ou structurels. De Weber à Coleman ou Boudon, l'agrégation est le mode privilégié d'articulation des niveaux d'action pour les théoriciens de l'individualisme. Il est bien commode pour construire des modèles mathématiques, et il fonctionne assez bien dans de nombreuses situations dans lesquelles les acteurs peuvent être considérés comme agissant indépendamment les uns des autres. Sa critique est aussi ancienne que lui : il suppose que cette indépendance soit réalisée, ce qui n'est évidemment pas le cas le plus fréquent dans la vie sociale. De surcroît, lorsque cette indépendance est réalisée, c'est au prix de dispositifs complexes résultant eux-mêmes de constructions collectives (l'isoloir et l'urne du vote, les dispositifs de mise à disposition des produits dans la grande consommation, etc.). En élargissant le modèle à la répétition dans le temps, Knorr-Cetina introduit une nuance intéressante, sur laquelle je reviendrai, et élargit la portée de l'idée : la somme de micro-événements dépasse les parties, quelque soit la façon dont ces micro-évenements sont produits.

La troisième idée, celle des conséquences inattendues de l'action est tout aussi classique bien que moins souvent mise en œuvre. Elle met en évidence la déconnection toujours possible entre l'intention et les résultats, entre l'action et ses conséquences, entre l'auteur et l'œuvre. Elle n'est finalement pas si éloignée de la quatrième idée qui insiste sur la construction d'entités macro par un petit nombre d'acteurs. La différence est que dans ce dernier cas, on insiste plus sur l'aspect intentionnel de ces constructions que sur la façon dont elles échappent à leurs concepteurs.

1.2. La durée

En combinant ces idées, on dispose d'outils finalement assez puissants pour rendre compte des liens micro-macros. Malgré leurs limites, ces idées épuisent les possibilités dont on dispose pour traiter le problème. Tant qu'on en reste à cette formulation du problème : micro - macro. Petit nombre, grand nombre. Peu, beaucoup. Individus, masses. Pour aller un peu plus loin, et c'est ce que je voudrais faire ici, il existe une possibilité qui est présente en filigrane dans la plupart des travaux sur le lien micro-macro. Cette possibilité consiste à ne pas traiter cette échelle de façon isolée, mais plutôt de la saisir dans un ensemble plus vaste. Lorsque l'on évoque les conséquences inattendues de l'action, la répétition des micro-événements, le processus de construction de représentations, on introduit implicitement une autre dimension des phénomènes sociaux, tout aussi importante que la masse : le temps.

Les modes de passage du micro au macro présentés par Karen Knorr-Cetina peuvent trouver des correspondances avec des modes de passage du temps court au temps long. Les relations entre micro-événements (le premier type d'articulation) peuvent s'analyser dans la succession

temporelle aussi bien que dans la simultanéité. On ouvre alors sur les questions relatives aux formes de causalité, aux irréversibilités, aux sédimentations. En associant dans le second type la répétition à l'agrégation (qui, elle, peut être simultanée), elle nous invite elle-même à opérer la correspondance. De la répétition on peut passer à la routine, à la durée, aux rythmes. La déconnection entre les conséquences inattendues du troisième type et l'action qui les a produites introduit la question de la durée, de la distinction entre le contexte de construction et le contexte de perpétuation, tous points sur lesquels nous reviendrons. Enfin, la montée en généralité du quatrième type ne peut s'effectuer que dans le temps, dans des processus qui combinent le temps et la masse.

Un des principaux intérêts d'introduire cette seconde dimension des phénomènes sociaux est que le primat du micro ou du macro, si décisif pour les pensées synchroniques, devient aussi insignifiant que celui de la poule et de l'œuf lorsque l'on adopte un point de vue diachronique. Si l'on est capable de rendre compte de façon dynamique des interactions entre les divers niveaux d'action, l'enjeu du primat de l'un ou de l'autre s'en trouve considérablement relativisé. Les acteurs sont toujours situés dans des contextes que leur actions contribuent à reproduire ou à modifier et ainsi de suite. Le micro produit le macro qui produit le micro.

De la même façon, rien n'oblige à postuler la domination du temps long sur le temps court, du durable sur l'éphémère ou à l'inverse le primat de la faible durée, du temps de l'interaction. On peut très bien imaginer que dans certains cas, le passé domine le présent, que l'action est alors fortement déterminée par les contraintes, ou encore que la situation semble tellement analogue à d'autres déjà vécues que des routines s'imposent sur le mode de l'évidence. Dans d'autres circonstances au contraire, certaines ressources ou contraintes peuvent se voir mises en question par l'acteur individuel (crise de conscience, doute, etc.) ou dans le jeu des interactions (mise en débat des accords tacites, réfutation des théories, échec de l'action ou de la justification, conflit). Les processus de redéfinition de normes ou d'accords peuvent s'observer à l'échelle des interactions, mais se perçoivent aussi à des échelles plus vastes de masse et de durées. Toutes les constructions sociales ne renvoient pas nécessairement pour autant à un processus quotidien, uniforme et continu. Elles sont le fait de multiples processus inscrits dans des temporalités différentes, produisant des constructions de nature et d'envergure différentes. Certaines constructions échappent au quotidien pour faire l'objet de débats publics et de conflits, bref se situent sur le registre politique et historique, avant que le temps les rende légitimes et tacites, les réifie en quelque sorte.

1.3. La troisième échelle : généralité (contextes)

Les échelles de masse et de durées permettent de cerner les phénomènes sociaux avec plus de précision que la seule opposition micro-macro mais elles ne sont pas toujours suffisantes.

Supposons que l'on étudie des interactions. Les observe-t-on dans des situations de travail, de loisir, au sein d'un foyer, dans des lieux de consommation ? Successivement dans plusieurs de ces contextes ? Dans des situations relevant de plusieurs de ces contextes ? Ces questions ne sont à l'évidence pas indifférentes pour ce qui va être observé, pour les questions traitées, bref pour la définition même de la situation d'observation. Passons à présent à l'étude d'une « organisation ». Est-ce une firme, une école, une administration ? Les questions ne seront pas tout-à-fait les mêmes. Faisons à présent des entretiens biographiques. Nous limitons-nous à la trajectoire professionnelle ? A la constitution de la famille ? A l'évolution et à la gestion de la

santé ? A plusieurs aspects à la fois ? Le même raisonnement peut être réitéré pour des questionnaires, le dépouillement d'archives, l'analyse de textes…

Le travail, la famille, telle activité de loisir, la santé, l'art, la science sont des mots qui font sens pour les acteurs sociaux, qui s'y réfèrent pour décrire leurs actions, aussi bien que pour les sociologues qui tendent à se spécialiser en fonction de ces « contextes ». La différenciation du monde social en multiples sous-ensemble est un des plus anciens problèmes de la sociologie et les termes ne manquent pas pour décrire ces sous-ensembles : « sphères d'activité » (Weber), « institutions » (Durkheim), « configurations » (Elias), « cercles » (Simmel), « champs » (Bourdieu), « mondes » (Becker) et bien d'autres. Ces « contextes » (gardons ce terme assez neutre) peuvent être définis à des niveaux très différents, du groupe de quelques scientifiques intéressés par un même problème (les « spécialités ») à la « communauté scientifique » dans son acception la plus large, de tel « marché » particulier à l'ensemble des échanges marchands (le « marché » général), d'un type spécifique de formation à la sphère des activités d'éducation. De façon similaire, on peut définir des contextes sur une base géographique. Des nations, des villes, des régions peuvent présenter suffisamment d'homogénéité, peuvent faire « faire système », pour qu'on doive en prendre en compte la spécificité. Ces contextes géographiques aussi se déploient sur des masses et des durées très variables.

La définition concrète des contextes est délicate. On peut mettre l'accent sur des caractéristiques individuelles (leur ressemblance ou leur complémentarité) induites par un contexte : par exemple, deux citoyens français ont en commun un certain nombre de ressources et de contraintes (droits, devoirs, langue, etc.). Situer l'observation dans un contexte induit que les individus disposent tous de ces ressources similaires, en deçà de celles qui les différencient. Le contexte est alors un ensemble présentant une homogénéité des ressources. On peut aussi insister sur les ressources de coordination, les règles, les normes, tout ce qui permet aux individus d'interagir significativement. Deux citoyens français appartiennent à un même espace de régulation, constitué par le droit de ce pays, partagent une langue, des références, etc. Les participants d'une interaction à la Goffman partagent une scène éphémère qui leur permet de mettre en œuvre des ressources de coordination plus ou moins génériques. Du point de vue des ressources de coordination, un contexte est un ordre local, c'est-à-dire un ensemble social présentant une forme spécifique d'ordre (i.e. de ressources/contraintes normatives partagées). Dans certains cas, l'ordre local est associé à la constitution d'un acteur collectif, une organisation par exemple. Ce qui est un contexte à un niveau est alors un acteur à un autre niveau, la plupart des contextes mis en scène dans les analyses sociologiques associant ces deux dimensions.

En suivant ces principes, il est possible de définir une infinité de contextes sur des critères extrêmement variés, ce qui entraîne le risque de les voir proliférer à l'excès. Mais on peut en général définir un nombre limité de contextes pertinents pour une problématique déterminée. Même si l'explicitation des contextes ne peut jamais être exhaustive, elle est préférable à la naturalisation de ceux-ci dans l'analyse. Quelque soit la façon dont on les définit, ces contextes ont en commun d'être présents simultanément à différents niveaux de masse et de durées et de présenter des frontières, des éléments spécifiques (formes langagières, références, normes, ressources, etc.), parfois des « spécialistes ».

On peut donc imaginer une échelle constituée de la variété des contextes concernés par un phénomène, allant de la spécialisation (peu de contextes impliqués) à la plus grande généralité

(nombreux contextes impliqués). C'est une notion similaire à la « multiplexité » des relations sociales dans les analyses de réseaux sociaux[4].

Comment passe-t-on d'un contexte à un autre ou d'un contexte unique à plusieurs ? Comment s'opère une « montée en généralité » ? Inversement, comment un phénomène relativement générique peut-il se trouver enfermé dans une sphère d'activité spécialisée ?

Le passage d'un contexte à l'autre implique le franchissement des frontières par des acteurs ou par des ressources selon des processus de traduction, de conversion, d'adaptation. La caractéristique des humains est de réaliser dans leur existence même la mise en connexion des contextes : une même personne est un travailleur, un père de famille, un joueur de boules, un français, un parisien, etc. Les contextes sont donc tous reliés au moins par ceux qui y réalisent leurs pratiques. Ils peuvent aussi être liés autrement par diverses formes d'interdépendance (les flux de ressources par exemple) ainsi que par certains objets plus ou moins « génériques ». Un même téléphone ou un même ordinateur par exemple peuvent être utilisés dans des contextes très différents, mais cela peut être aussi vrai d'objets qui semblent a priori plus spécialisés, les sociologues des techniques nous ayant depuis longtemps convaincus que les usages des objets ou des dispositifs techniques sont partiellement imprévisibles. La « montée en généralité » est même un processus classique dans l'histoire des techniques (le calculateur conçu au départ pour décrypter des codes secrets et devenant l'ordinateur à tout faire, ou encore l'enregistrement sonore destiné par ses inventeurs à recueillir les voix des grands de ce monde et devenant un outil de diffusion de masse de la musique). La généralisation peut se traduire par la disparition des frontières entre certains contextes et la constitution de contextes plus larges. C'est une dé-spécialisation. La construction européenne est un exemple simple d'effacement (dans la douleur) de frontières anciennes entre des nations qui sont autant de contextes qui faisaient et font toujours sens pour leurs habitants. L'affaiblissement constaté par les sociologues du travail des frontières entre l'activité de travail et le « hors-travail » est un autre exemple d'hybridation, de fusion partielle des contextes. La notion d'« encastrement » (embeddedness) utilisée à l'origine par Karl Polanyi dans son étude du capitalisme[5] et reprise maintes fois depuis[6] désigne la dépendance d'un contexte (l'échange de biens) par rapport à d'autres (les liens sociaux), son absence d'autonomie. Nous verrons plus loin comment généraliser cette notion pour en faire un opérateur d'échelle.

Le processus inverse, la spécialisation, implique la construction des frontières et des éléments spécifiques d'un contexte à partir de ceux qui existent. La description par un sociologue des sciences, Nicholas Mullins, des étapes du développement des spécialités scientifiques est un très bon exemple de ce type de processus. Mullins montre comment des scientifiques appartenant à des spécialités différentes, préoccupés au départ par un problème similaire (le « groupe paradigmatique ») finissent par se rencontrer, travailler ensemble (discussion, échanges de résultats, rédaction d'articles en commun), construisant au passage

[4] la « multiplexité » d'une relation est la variété des contenus échangés ou des contextes concernés : un collègue qui est aussi un voisin est une relation plus multiplexe et moins spécialisée qu'une simple relation de travail.

[5] Karl Polanyi, 1983, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris.

[6] Mark Granovetter, 1985, "Economic action and social structure : the problem of embeddedness", *American Journal of Sociology,* Vol. 91, pp.481-510. Harrison White a proposé quant-à-lui un processus inverse, le « découplage » (decoupling) pour désigner l'émergence à partir de flux de relations d'entités collectives (les « marchés ») qui peuvent acquérir une certaine identité (Harrison White, 2002, *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, Princeton University Press). Le découplage s'apparente au processus de spécialisation décrit plus loin.

simultanément un réseau social et des références communes (homogénéisation du vocabulaire, définition commune des problèmes), puis, prenant conscience de leur collectivité et de leurs structures de communication, « commencent à tracer des frontières autour de ceux qui travaillent sur leur problème commun » et deviennent ainsi un « groupement » (« cluster »), identifié par un nom « à la fois par ceux qui sont à l'intérieur ou à l'extérieur » et partageant une « culture spécifique », des références scientifiques communes, une idée de l'histoire même du groupe. A l'étape suivante, celle de la « spécialité », le groupement a « développé des processus réguliers de formation et de recrutement dans des rôles qui sont institutionnellement définis comme relevant de cette spécialité (…), des procédures de recrutement, des tests d'appartenance, des revues, des colloques » et son activité relève alors de ce que Thomas Kuhn appelait la « science normale »[7]. Cet exemple n'est probablement que l'une des formes que peut prendre le processus de spécialisation. Il présente toutefois une certaine généralité : tous les processus de professionnalisation d'une activité quelconque, sont des constitutions de contextes assez similaires à cet exemple. L'exemple des spécialités scientifiques illustre bien ce qui est certainement commun à toutes les formes de spécialisation : la constitution de frontières et d'éléments spécifiques au contexte. Le modèle de Mullins est intéressant parce qu'il associe étroitement la « structure sociale » (réseau, groupe, institution), le travail cognitif collectif (homogénéisation des références, définition des problèmes, constitution d'une histoire du groupe) et l'accumulation de références et d'outils spécifiques (notions, éléments de langage, méthodes, etc.). Que ce soit par constitution d'un contexte nouveau comme dans cet exemple ou par spécialisation d'une activité au sein d'un contexte déjà existant, la spécialisation est un processus qui exclut certains participants potentiels d'une activité, qui définit des règles de participation, un dedans et un dehors.

L'échelle des contextes est différente de l'échelle des masses. La montée en généralité n'est pas forcément liée à une montée en masse. Dans une trajectoire individuelle par exemple, un événement au départ circonscrit dans une sphère d'activité (la mise au chômage par exemple) peut « contaminer » d'autres sphères (santé, vie familiale) jusqu'à provoquer une « crise » personnelle plus générale. Elle est aussi distincte de l'échelle des durées. Certes, la montée en généralité ou la spécialisation sont des processus, donc ils ont par définition une dimension temporelle, mais la durée et le rythme de ces processus est infiniment variable.

1.4. Décomposition des échelles

Quelle unité choisir pour caractériser l'échelle des masses ?

Partons à titre d'exemple de la définition que donne Dominique Desjeux des trois échelles qu'il définit, et que je considère ici comme trois niveaux de l'échelle des masses : « La première échelle est macro-sociale. Elle est la plus large. C'est celle des régularités, des grandes tendances, des appartenances sociales et des valeurs. Les acteurs individuels y sont peu visibles. La deuxième échelle est plus étroite. C'est une échelle micro-sociale, celle des acteurs sociaux en interaction les uns avec les autres, que ce soit au niveau méso, celui des organisations, des entreprises et des systèmes d'action, ou à un niveau très micro comme celui du quotidien et des rites d'interaction. Les acteurs apparaissent encastrés dans un jeu social

[7] Mullins Nicholas C., 1972, "The dévelopment of a Scientific Spécialty : the Phage Group an the Origins of Molecular Biology", *Minerva*, vol.19, pp.52-82, citations pages 69 à 74.

fait de symbolique, de matériel et de rapports stratégiques. La troisième focale est encore plus restreinte. C'est l'échelle micro-individuelle, celle du sujet, de l'agent, de l'individu, que ce soit dans sa dimension psychosociale, cognitive ou inconsciente. » (Desjeux, 2004, p.6).

Cette définition correspond bien à ce que j'ai appelé l'échelle des masses. Les différents niveaux sont définis implicitement par le nombre d'humains concernés. Le niveau des grandes tendances, où les acteurs individuels sont peu visibles, implique la prise en compte de grandes masses. Le second niveau, des organisations, permet déjà un certain dénombrement des individus. Enfin le troisième niveau est celui de l'acteur individuel. L'unité de base est l'individu humain, acteur social, agent et sujet.

On peut imaginer de multiples découpages sur la base de cette unité de compte. Celui qu'opère Desjeux est à mon sens pertinent parce qu'il correspond bien à des objets sociologiques classiques et en même temps à des modes privilégiés de collecte des informations. Le niveau des tendances est souvent associé à la constitution de données statistiques. Celui des organisations est abordé généralement à l'aide d'observations et d'entretiens, de même que le niveau micro-individuel. Evidemment, les méthodes ne sont pas enfermées dans un niveau d'analyse : on peut tenter d'observer de façon compréhensive des grandes masses (c'est un peu ce qu'essayent de faire les tenants de certains courants herméneutiques), de même qu'il est possible de faire des statistiques sur un seul individu (en codant ses comportements par exemple). Mais, à l'intérieur d'une discipline donnée, chaque méthode est plus couramment utilisée à certains niveaux.

Faut-il s'arrêter à l'individu humain, ou faut-il prendre en compte toute entité considérée comme capable d'action ou d'« agence », voire même élargir la notion de masse à des entités qui ne sont que des ressources ou des contraintes pour les entités agissantes (une entité serait plus « massive », si elle agrège des composants plus « élémentaires ») ? Par exemple, on pourrait considérer que l'unité de base pour un problème donné est l'organisation et définir le niveau « micro-social » de Desjeux comme celui où l'on observe des interactions entre organisations. Les analystes de réseaux sociaux, par exemple, utilisent les mêmes méthodes pour étudier des réseaux d'individus ou des réseaux d'organisations. Il y a toutefois une difficulté bien connue à s'éloigner de l'humain comme unité d'action « élémentaire ». Cette difficulté est liée à la ressource que constitue pour les observateurs humains la possibilité de se placer dans une posture compréhensive (« comprendre par empathie » pour reprendre une formulation de Weber). On peut très bien se placer dans cette posture pour étudier d'autres types d'entités agissantes. Par exemple, les éthologues essaient souvent de « comprendre » de façon très empathique les comportements de certains animaux. Mais on court toujours le risque, associé à l'humanité de l'observateur, d'« anthropologiser » par trop les comportements observés. Si on se place sur un registre plus analytique (« explicatif » si l'on préfère), ce problème disparaît, mais on se prive alors d'un outil précieux.

Si l'on en reste pour souci de simplicité à l'unité de masse que représente l'individu humain, il me semble que l'on peut modifier un peu le découpage proposé par Desjeux en élargissant le niveau le plus fin à la possibilité d'étudier des interactions entre des petits nombres d'acteurs (à la Goffman). On obtient alors un premier niveau, qui est celui de l'action et de l'interaction, restreint à un groupe limité d'acteurs (de 1 à 12 pour donner un ordre de grandeur[8]). Il correspond à la possibilité d'une observation des interactions. Le second niveau

[8] Douze est souvent cité par les psychosociologues comme étant la taille "idéale" pour maintenir une interaction "de qualité" (D.Anzieu, J-Y. Martin, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968).

court des limites de l'interaction observable à celle, nettement plus large, des établissements industriels, des établissements d'enseignement, des villages, de certains spectacles et rassemblements, des réseaux individuels pris dans le sens le plus global, etc. L'ordre de grandeur limite se situe autour de quelques milliers[9]. Au–delà de cette seconde limite, on se situe au niveau des masses, des foules, des villes, des grands groupes, des institutions, où les acteurs n'existent qu'à l'état de groupes ou de catégories.

Les niveaux de temps peuvent aussi bien sûr être construits de nombreuses façons. L'historien Fernand Braudel, par exemple, défendait une conception des temps historiques, exposée dans la préface à son livre le plus célèbre, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* , qui distingue soigneusement trois rythmes : « une histoire quasi-immobile , celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure (…) Au dessus de cette histoire immobile se distingue une histoire lentement rythmée (…) une histoire *sociale*, celle des groupes et des groupements (…) enfin (…) l'histoire à la dimension non de l'homme mais de l'individu, l'histoire événementielle », (Braudel, 1949, édition de 1990, p.17). Les sociologues ayant affaire à des durées nettement plus courtes en général, il me semble que l'on peut opter pour un découpage différent, lui aussi en trois niveaux. Le premier niveau est celui du très court terme ou de l'immédiateté, c'est–à–dire celles de l'action et de l'interaction en cours. Le second prend pour limite la durée d'une vie humaine, ce qui renvoie à la possibilité d'utiliser des entretiens et des récits de vie. La troisième s'établit sur le long terme et va de la vie humaine à la très longue durée (celle des civilisations et du temps long de Braudel).

L'unité de base de l'échelle de généralité est le « contexte » ou la « sphère d'action », qui peut bien sûr être défini de multiples façons. Supposons que l'on ait procédé à cette définition des contextes, soit en s'appuyant sur les discours des acteurs, soit en reprenant des distinctions traditionnelles et instituées dans les spécialités des sciences sociales (éducation, travail, consommation, famille, sexualité, loisirs, politique, etc.). On peut alors définir des niveaux qui correspondent au nombre de contextes impliqués, un peu comme on mesure la multiplexité d'une relation dans les analyses de réseaux. Là encore, un découpage sommaire en trois catégories peut permettre d'avancer. Le plus simple est de considérer comme très spécialisé un phénomène que l'on ne réfère qu'à un seul contexte, comme par exemple les rapports entre enseignants et élèves dans l'institution scolaire. Un phénomène sera alors défini comme moyennement spécialisé s'il implique un nombre limité de contextes, par exemple les interactions entre la situation familiale et les formes de gestion de la santé. Enfin, un phénomène sera désigné comme générique s'il implique d'emblée tous les contextes imaginables, comme c'est le cas par exemple dans certaines études des rituels d'interaction ou dans des conceptualisations de la société dans son ensemble.

Ces découpages ne constituent bien sûr qu'une solution possible parmi bien d'autres qui seraient tout aussi légitimes, et plus pertinente pour certaines problématiques. Je les introduis afin de donner une idée plus concrète de la façon dont on peut mettre en ouvre les trois dimensions, chacune d'entre elles étant à présent pourvue d'une échelle en bonne et due forme.

1.5. Caractérisation des phénomènes sociaux selon les trois échelles

[9] Les analyses de réseaux sociaux convergent pour situer à quelques milliers le nombre moyen de personnes connues par un acteur social.

Mettons à présent en relation les trois échelles dans ce qui constitue un espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. Pour faire jouer les trois dimensions, je les ai regroupées deux par deux dans trois tableaux à deux dimensions, dont chacun ne représente finalement qu'une sorte de coupe des phénomènes en neutralisant la troisième dimension.

La mise en rapport des échelles de masse et de temps (tableau 1) permet de sortir de certaines approximations qui ont souvent cours dans les réflexions sur les échelles, comme celles qui tendent à écraser la seconde échelle sur la première et faire comme si les temps courts ne concernaient que les petits nombres et les temps longs les grandes masses. En réalité, on peut très bien définir des phénomènes de petite masse mais très durables (les lignées familiales) et d'autres, très brefs mais qui concernent les grandes masses (certains phénomènes médiatiques par exemple).

Tableau 1. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de temps

échelle de temps échelle de masse	I temps bref de l'immédiateté ou du très court terme	II temps biographique (< vie humaine)	III temps historique (> vie humaine)
1 interaction	interactions	histoires de vie, relations durables (réseaux, communautés, groupes, familles)	lignées familiales
2 organisation, système d'action, réseau primaire, quelques milliers au plus	rassemblement collectif, spectacle, colloque, volumes sonores, ambiances	organisations, réseaux villages	dynasties, tribus, etc. villages
3 masse	événements construits par les médias de masse, moments historiques de grandes organisations, ou d'institutions.	genèse ou évolution des grandes entreprises, ou des institutions (école, armée, etc.) villes, infrastructures de transport	genèse des institutions (états, marché, école, science, etc.) villes, infrastructures de transport

Si on introduit ensuite l'échelle de généralité en l'associant à celle de la masse (tableau 2), on gagne encore en précision dans la caractérisation des phénomènes. En effet, ce n'est pas la même chose d'étudier une organisation dans un domaine spécialisé (une école dans ses aspects pédagogiques par exemple) que d'analyser les interactions entre organisations inscrites dans des contextes différents (une école et un club sportif par exemple) ou encore d'interroger plus fondamentalement les formes les plus génériques des organisations. Le choix des données et les questions traitées sont bien différents alors même que les niveaux de masse et de temps sont similaires. Ce peuvent être d'ailleurs des spécialistes différents qui traitent ces problèmes distincts : un spécialiste de l'éducation pour le premier cas, un spécialiste du sport intéressé par les aspects scolaires (ou l'inverse) dans le second, un

théoricien des organisations dans le troisième. La connaissance des spécificités des champs ne sera pas tout à fait la même et la spécificité des questions traitées non plus. Il n'y a pas a priori de nécessité logique à ce que le plus spécialisé concerne des petits nombres et le plus générique concerne des grands nombres. En effet, les contextes se retrouvent tous potentiellement à l'échelle la plus fine comme systèmes de ressources et de contraintes que les acteurs doivent prendre en compte.

Tableau 2. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de généralité

échelle de généralité échelle de masse	I Très spécialisé (un contexte)	II Spécialisé (nombre limité de contextes)	III Générique
1 interaction	interactions spécialisées, carrières, lignées	interactions de sphères d'activités dans les conduites individuelles et les relations	formes générique d'action et d'interaction, histoires de vies globales.
2 organisation, système d'action, réseau primaire, quelques milliers au plus	fonctionnement interne des organisations ou des systèmes d'action	interactions entre différents types d'organisations ou de formes sociales	formes génériques des organisations, des groupes et des réseaux.
3 masse	médias spécialisés, fonctionnement interne des institutions	interaction entre grandes sphères d'activité	structures fondamentales des grands ensembles sociaux

Enfin, lorsque l'on associe les échelles de temps et de généralité (tableau 3), on obtient encore d'autres principes de variabilité des phénomènes. On voit en particulier émerger toutes les problématiques qui portent sur l'évolution dans le temps des contextes eux-mêmes : émergence d'une nouvelle sphère d'activité, dissolution d'une autre, redéfinition des interdépendances entre les sphères.

Tableau 3. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de temps et de généralité

échelle de généralité échelle de temps	I Très spécialisé (un contexte)	II Spécialisé (nombre limité de contextes)	III Générique
1 temps court	interactions spécialisées, mouvements de foule, batailles, événements médiatiques	mise en jeu de différentes sphères d'activité dans l'interaction ou des événements collectifs	formes générique d'action et d'interaction

2 vie humaine	carrières individuelles (professionnelles, sportives, etc.) ou trajectoires d'organisations spécialisées.	interactions entre différentes sphères d'activité dans des trajectoires sociales, recompositions des contextes (émergence, disparition, etc.)	formes génériques des trajectoires d'individus ou d'organisations .
3 historique	évolution interne de sphères d'activité, d'institutions, de corps professionnels	interaction entre sphères d'activité, recompositions des contextes (émergence, disparition, etc.)	évolution des grands ensembles sociaux

Comment passer d'un niveau à l'autre au sein d'une même échelle ? Comment faire le lien entre un niveau d'analyse et un niveau d'observation ? Comment l'action elle-même se déplace-t-elle d'un niveau à l'autre ? Ces questions invitent à la définition de que j'appellerai des opérateurs d'échelle.

2. Opérateurs d'échelles

Je commencerai la discussion sur les opérateurs d'échelle par la question des liens entre niveau de collecte des données, niveau d'analyse et niveau d'extension des résultats, avant de définir deux types d'opérateurs qui s'appliquent aussi bien à cette relation entre observation et analyse qu'au déplacement de l'action sur les différentes échelles. Le premier type d'opérateur a trait à la constitution ou à la disparition des entités situées à différents niveaux. C'est l'ensemble des opérateurs de changement d'état. En m'appuyant sur les travaux d'Harrison White, j'en propose ici deux réciproques, l'encastrement et le découplage. Le deuxième type d'opérateur concerne la forme que prennent les processus de passage d'un niveau à un autre. Ils sont construits à partir du caractère plus ou moins graduel ou soudain des passages entre les niveaux d'action. Je les appellerai des opérateurs d'articulation.

2.1. Articulations méthodologiques

Les découpages et catégorisations présentés précédemment trouvent leur corollaire dans ceux qui concernent les échelles d'observation, que l'on peut opérer sur le même mode. Je ne fais figurer ici que le croisement des échelles de masse et de temps (tableau 4) parce que la généralité joue essentiellement sur la définition des entités à observer. Chacune des cases du tableau peut en effet se décliner selon les trois degrés de généralité : une observation peut se limiter à un registre d'activité ou être plus générique ; un entretien peut porter sur certains aspects des pratiques ou être plus ouvert ; les personnes à observer ou interroger peuvent être sélectionnées pour informer sur une sphère d'activité ou être choisies de façon plus large ; etc.

Tableau 4. Typologie des observations selon les niveaux de masse et de temps

échelle de temps échelle de masse	I immédiateté	II différé (< vie humaine)	III historique (> vie humaine)

1 interaction	observation	entretiens, prosopographie, biographies, récits de vie, dépouillement d'archives	généalogie (archives)
2 organisation, système d'action, réseau primaire quelques milliers au plus	observation	séries d'entretiens monographies, micro–histoire archives questionnaires, sondages	généalogie (archives) longues histoires de petits groupes, prosopographie
3 masse	mesures de fréquence, d'audience, questionnaires	recensements, questionnaires, fichiers administratifs, dépouillement d'archives	dépouillement d'archives, synthèses

La mise en relation des échelles d'action et des échelles d'analyse montre une correspondance possible entre l'observation et le phénomène : observation directe pour l'interaction, enquêtes par questionnaires ou entretiens pour saisir le fonctionnement de collectifs divers, travail sur archives pour des phénomènes de masse de longue durée, etc.

Les trois échelles définies dans ce texte peuvent être définies à la fois comme des échelles d'analyse et des échelles d'observation, mais rien n'oblige le niveau de collecte des informations à être identique au niveau d'analyse. On peut parfaitement analyser un phénomène depuis un niveau d'observation différent. C'est l'entretien destiné à retracer des interactions, la reconstitution d'une histoire de vie au moyens d'archives, ou dans l'autre sens, la saisie de relations durables ou de références institutionnalisées dans l'interaction. Les procédés utilisés permettent de passer d'un niveau à un autre sur même échelle et ils sont fondamentalement de même nature que les processus qui font changer le niveau d'action pour les acteurs. Par exemple, la récapitulation et la mise en ordre, que l'on effectue lors d'un entretien, est aussi un moyen ordinaire de construire une ressource cognitive plus ou moins durable à partir de séquences d'actions courtes. La mobilisation dans l'interaction de ressources plus durables, qui permet à l'observateur de repérer des entités de plus longue durée dans des micro-événements, est aussi pour les acteurs un moyen d'opérer le lien entre le présent et le passé. Par définition, les ressources sont, tout comme les acteurs, des entités plus durables que les interactions au cours desquelles elles sont mises en œuvre.

Les trois échelles sont aussi des échelles de généralisation. Cela signifie que toutes les opérations d'extension et de généralisation, qui font passer d'un ensemble d'observations à des régularités, et de ces régularités à d'autres plus vastes, toutes ces opérations peuvent être comprises à l'aide des trois échelles. La classique inférence statistique, qui permet d'estimer des quantités caractéristiques d'une population à partir d'un échantillon, fonctionne en général sur l'échelle des masses, mais, selon la façon dont on a défini les unités statistiques, elle peut aussi être parfois mise en œuvre sur l'axe du temps (les séries temporelles), voire même, plus rarement, sur l'axe de la généralité. L'inférence statistique n'est qu'une part infime des opérations de généralisation conduites par les sociologues dans tous leurs travaux. Il n'y a pas d'analyse sociologique, si qualitative ou compréhensive soit-elle, qui ne comporte l'ambition d'une extension de son domaine de validité. Simplement, dans bien des cas, cette extension est juste suggérée, sans prise de risque excessive sur les possibilités de réfutation. Ces

montées en généralité peuvent s'opérer sur l'échelle des masses (ce que je dis de mon terrain s'applique à d'autres terrains similaires dont l'ensemble constitue un espace plus vaste), sur l'échelle des durées (dans une certaine mesure, ce que j'analyse aujourd'hui était vrai hier et sera vrai demain) et sur celle de la généralité (par exemple, tel phénomène analysé dans le monde scolaire est généralisable aux institutions dans leur ensemble). Les échelles d'inférence deviennent des échelles de spécification lorsqu'elles fonctionnent « du haut vers la bas », dans les phases de construction des objets d'études et de choix des terrains. Partant de questions et de connaissances concernant des niveaux donnés de masse, de temps et de généralité, le sociologue délimite et spécifie un objet d'étude et des opérations empiriques, généralement en « restreignant la focale » afin que les dispositifs d'observation puissent fonctionner.

Dans les processus d'extension des phénomènes sur les trois échelles, les entités ne sont pas figées, elle se redéfinissent au fil du processus. Monter en masse exige une mise en équivalence des acteurs concernés (qui constituent la masse), qui ne va pas sans un certain travail de définition de ce qu'ils ont en commun. De même, ce qui se diffuse (un idée, un procédé, l'accès à certaines ressources) ne se démultiplie pas nécessairement à l'identique, mais se transforme en « montant en généralité », ce qui contribue à mettre les acteurs en équivalence. Prenons l'exemple de l'extension d'un réseau de distribution de courrier. Cela ne va pas sans une certaine standardisation des procédures et l'émergence de désignations collectives (les facteurs, les usagers). De la même façon, une extension dans le temps va généralement de pair avec une double convergence des ressources et des acteurs impliqués. Prenons l'exemple d'un monument comme la Tour Eiffel. Au départ, elle est construite dans un objectif limité dans le temps, une exposition universelle, et ses visiteurs sont ceux de l'exposition. Au fil du temps, elle se découple de cette situation d'origine et les visiteurs viennent pour elle. Elle a acquis au fil du temps un caractère standard de « monument », qui définit en retour un rôle standard de « visiteur » qui permet une comptabilité de sa fréquentation. La dimension des contextes est celle dans laquelle la redéfinition des entités est la plus marquée. Ce qui monte en généralité, doit aussi devenir plus abstrait, plus standard, afin de franchir les frontières des contextes. L'extension de va jamais ici sans reformulation. On peut prendre l'exemple de la généralité de dispositifs techniques, comme le calculateur numérique devenant progressivement l'ordinateur à tout faire en se standardisant aussi bien sur le plan technique, que sur celui des conceptions qui lui sont associées.

Observation, analyse, inférence, spécification, les trois échelles peuvent constituer des outils utiles de repérage méthodologique, favoriser la réflexivité dans les phases où s'opèrent des choix cruciaux. Mais ce ne sont pas seulement des échelles relatives à la méthode. Les mêmes opérations d'extension, de réduction, de changement de niveau peuvent être utilisées pour décrire l'activité sociale elle-même. Les acteurs sociaux ne sont jamais complètement enfermés dans un niveau donné. Ils consacrent beaucoup d'efforts à tenter de modifier leur environnement et sont parfaitement capables pour cela de jouer eux aussi sur les différentes échelles. Toutes les tentatives pour se poser en porte-parole (montée en masse), pour rendre des choix irréversibles (montée en durée), pour diffuser des objets techniques ou des pratiques au-delà de leur sphère d'apparition (montée en généralité) sont des actions jouant sur les mêmes échelles qui deviennent alors des échelles d'action (ou d'activité). Les opérations de changement de niveau (extension / réduction) sont mises en œuvre, volontairement ou non, par les acteurs eux-mêmes. Les opérateurs d'échelle ne sont pas seulement méthodologiques. Ce sont aussi des opérateurs d'action.

2.2. Opérateurs de changement d'état[10]

Un des types d'opérateurs d'action les plus importants est celui qui produit l'émergence d'acteurs nouveaux ou de ressources (et contraintes) nouvelles à partir d'éléments de niveaux différents. Par exemple, lorsqu'un groupe d'acteurs individuels crée une association, cela peut s'analyser comme une montée de l'action sur l'échelle des masses. Une personne qui s'affirme au-delà des rôles sociaux qu'elle est censée incarner peut être vue comme une descente sur la même échelle. La création d'un objet technique à partir de composants préexistants est la montée en masse d'une ressource. Ces opérateurs sont aussi relatifs à l'échelle des durées puisqu'ils fabriquent du durable (donc du temps plus long) à partir de l'éphémère (le temps court). Le type réciproque d'opérateur est la mobilisation ou l'implication d'entités durables (acteurs, ressources) dans des séquences d'action ou d'interaction situées sur des temps courts. Plus ces entités durables jouent comme contrainte sur la séquence courte (restreignant ainsi les choix possibles), plus celle-ci est encastrée dans des processus de plus long terme.

Pour rendre compte de ces déplacements de l'action sur les différentes échelles par émergence ou dissolution d'entités plus ou moins massives, durables ou génériques, il faut dépasser la conception ontologique qui prévaut habituellement et qui fait qu'une même entité est, de sa naissance à sa mort, ou de sa construction à sa destruction, un même être. Il faut imaginer la possibilité que les entités puissent passer de l'existence à la non existence (et réciproquement), ou, plus précisément, d'un état de pertinence, à un état de non pertinence, en se stabilisant éventuellement dans un état intermédiaire. Ainsi par exemple, selon les situations, une organisation peut passer de l'état d'acteur collectif prenant des décisions et développant des stratégies propres, à celui de simple réceptacle fantomatique de logiques individuelles contradictoires, constituant seulement un système plus ou moins cohérent de ressources et contraintes manipulées ou subies par les membres. De la même façon, un objet technique peut présenter une forte cohérence, être pertinent en tant que tel pour les acteurs, ou bien se révéler être une somme de composants plus ou moins autonomes, ou bien encore n'être qu'un élément d'un système plus vaste. Même un humain, acteur individuel et sujet, peut passer selon les contextes du statut de simple représentant d'une catégorie professionnelle ou d'incarnation d'un rôle social conventionnel à celui de personnalité autonome et originale. La définition de la pertinence plus ou moins grande des entités n'est pas seulement l'affaire de l'observateur en fonction des niveaux d'analyse qu'il choisit, elle est aussi un enjeu des interactions et des stratégies des acteurs. Les changements ne sont pas seulement dans l'œil de l'observateur, ils sont pleinement dans le monde social. Imaginer ces changements conduit à concevoir une ontologie d'états, c'est-à-dire une catégorisation des états possibles pour différents types d'entités. L'ontologie d'états ne se substitue pas nécessairement à l'ontologie des êtres, elle inscrit plutôt ces derniers dans des processus et rend mieux compte de leurs fluctuations.

Pour penser ces états de la « matière sociale », j'ai choisi d'utiliser en les généralisant un peu les notions d'encastrement et de découplage définies par Harrison White. Ces notions ne définissent pas une série d'états. Elles désignent plutôt des processus permettant de passer d'un état à un autre. Plus qu'une ontologie d'états, c'est une ontologie de processus. Une telle ontologie résulte de la précédente : c'est parce qu'il existe des états intermédiaires, qu'il est intéressant de catégoriser les processus qui permettent de passer de l'un à l'autre.

---

[10] Cette section et la suivante reprennent sous une forme modifiée des développements des chapitres 3 et 4 de *Sociologie de l'imprévisible, op. cit.*

Il y a une soixantaine d'années, dans un livre sur l'évolution du capitalisme[11], Karl Polanyi avait utilisé le terme d'encastrement pour désigner le fait que l'échange marchand n'a rien de naturel mais dépend de dispositifs juridiques et matériels qui sont finalement le résultat de choix politiques. Polanyi s'efforçait de comprendre comment l'échange marchand s'est autonomisé dans les sociétés occidentales comme sphère d'activité spécifique par rapport aux relations sociales « ordinaires » dans lesquelles il est « encastré » au sein des sociétés « traditionnelles ». L'analyse de Polanyi implique donc un processus d'autonomisation, de « désencastrement » d'un ensemble d'activités, processus résultant de la création de certaines frontières (séparation entre travail et hors-travail) et de la disparition d'autres (homogénéisation d'un marché du travail général et circulation des travailleurs). Le terme d'« encastrement » a par la suite été repris à de nombreuses reprises, dont une, très fameuse, par Granovetter dans un article sur l'activité économique[12]. Dans l'utilisation que cet auteur en fait, la notion d'encastrement implique que certains effets économiques (par exemple les relations de sous-traitance[13]) s'expliquent par les caractéristiques des réseaux interindividuels concernés et non par la seule logique des organisations. Il s'agit là d'une position relative aux échelles d'analyse, qui privilégie les individus et leurs réseaux par rapport aux organisations qui, à la limite, deviennent des sortes de structures superficielles totalement dépendantes des relations de leurs membres.

L'analyse de Polanyi comportait une dimension diachronique : l'encastrement est historiquement situé et constitué ; une sphère d'activité peut se « désencastrer » ou s'encastrer différemment. L'analyse de Granovetter est par contre essentiellement statique, ce qui s'explique en grande partie par un jeu d'échelle : Polanyi mène une réflexion historique sur le capitalisme et son évolution alors que Granovetter entreprend de démontrer l'importance en général d'une dimension « sociale » (et donc, relevant d'une analyse sociologique) de l'activité économique, dans une controverse avec des économistes (Gary Becker, Oliver Williamson), qui cherchent de leur côté à généraliser leurs modèles à l'ensemble des activités sociales. Il est donc assez logique que, si Polanyi envisage au moins implicitement l'évolution de l'encastrement, Granovetter le présente comme stable.

On voit bien dans cet exemple que la perception de la dynamique de l'encastrement est liée à la perception de niveaux d'action différents. C'est ce que met particulièrement en évidence le travail d'Harrison White. D'abord dans un ouvrage de théorie sociologique générale[14], puis dans un livre consacré aux marchés[15], il a développé une conception dynamique de la notion d'encastrement, conception qui met précisément en jeu des niveaux d'action différents. White ne réduit pas la notion d'acteur aux individus biologiques, mais l'étend, non seulement aux

---

11 *La Grande Transformation*, publié en anglais en 1944, traduction française de 1983, Paris, Gallimard.

12 Mark Granovetter, 1985, « Economic Action and Social Structure : the Problem of Embeddedness », *American Journal of Sociology,* vol. 91, p. 481-510.

13 Granovetter reprend en particulier l'étude d'Eccles sur les entreprises de travaux publics (1981), qui montrait l'existence de relations stables et rarement remises en causes entre les donneurs d'ordres et leurs sous-traitants. Pour Granovetter, « Ce phénomène peut s'expliquer pour partie en terme d'investissement (…) mais il peut être aussi lié au désir des individus de tirer du plaisir des interactions sociales qui accompagnent leur travail quotidien, un plaisir qui serait considérablement amoindri par des procédures strictement marchandes impliquant chaque jour des partenaires entièrement nouveaux et inconnus » (1985, p. 496).

14 Harrison C. White, *Identity and Control*, Princeton University Press, 1992.

15 Harrison C White., 2002, *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, Princeton University Press.

organisations comme les firmes, mais aussi à des entités plus agrégées comme les marchés[16] : « Les marchés et les firmes ne sont pas moins humains que votre famille ou des cliques ou des clans. Les marchés et les firmes sont aussi des acteurs »[17]. Cela lui permet de concevoir différents niveaux d'action : « une firme peut devenir, et être connue comme, sujette à la pression hégémonique exercée par les autres firmes engagées dans la reproduction continue d'une identité distincte en tant que marché. Un tel marché est lui-même encastré au sein de réseaux dans des formes qui contraignent en même temps (…) les actions des firmes. Un tel marché est un acteur à un autre niveau » (*ibid*, p. 204). C'est d'ailleurs du point de vue de la pluralité des niveaux d'action qu'il prend des distances avec le texte de Granovetter : « Dans son article influent, Mark Granovetter (1985) présente un compte-rendu convainquant de l'extension sociale et de ses implications en tant que point clé de l'encastrement. Encore que ce soit un portrait à deux dimensions qui néglige l'émergence de nouveaux niveaux d'acteurs à partir de l'encastrement » (p. 210). L'émergence de nouveaux niveaux d'acteurs, c'est ce que White appelle le « découplage » : « Le découplage est l'aspect processuel de l'établissement, et donc de l'encastrement d'une nouvelle identité » (p. 212).

Pour White, l'encastrement n'est pas un état de fait, mais plutôt un processus, tout comme sa réciproque, le découplage. En simplifiant un peu, on peut présenter l'encastrement comme la dépendance d'une identité vis-à-vis des liens qu'elle a avec les autres, autrement dit la contrainte qu'exercent sur elle les tentatives de contrôle des autres identités. Le découplage est au contraire l'autonomisation de l'identité, et donc son affirmation en tant que telle, mais cette affirmation va de pair avec la création de nouveaux liens et donc l'établissement d'un nouvel encastrement, situé à un niveau différent. Pour White, « Les processus d'encastrement et de découplage prennent la place de la naissance et de la mort d'acteurs particuliers en tant que centre de l'analyse. » (White, 2002, p.215), ce qui définit bien une ontologie de processus au sens que j'ai donné plus haut à cette expression. Le cas le plus abondamment traité par White est celui de l'émergence des marchés à partir des relations entre les firmes. Un marché émerge de la répétition des échanges et de la stabilité relative des relations entre firmes, puis se découple et devient un cadre de référence pour les firmes qui en font partie, dont les transactions avec des firmes extérieures (fournisseurs et clients) sont en partie réglées par l'interface que procure le marché. En ce sens, les firmes sont donc encastrées dans le marché et relativement découplées de leurs relations en amont et en aval. Le même processus fait du marché un acteur agrégé, qui établit des relations avec d'autres marchés et donc s'encastre de fait dans un réseau de marchés.

Pour les rendre plus générales, je vais ajuster légèrement les définitions que donne White de l'encastrement et du découplage.

Considérons trois types de base d'entités sociales : acteurs, ressources, formes sociales (réseaux et groupes) (voir Grossetti, 2004 pour des développements sur cette typologie). Chacune d'entre elles émerge de séquences d'actions, se modifie, disparaît. Chacune d'entre elles dépend d'autres entités, dont certaines la constituent, d'autres l'englobent et d'autres encore, qui se situent sur le même niveau, lui sont simplement liées. La question de la spécificité d'une entité par rapport aux entités auxquelles elle est liée est posée en permanence

[16] Un marché au sens de White n'existe que si les flux d'échanges des producteurs, avec leurs fournisseurs en amont et avec leurs clients en aval, se cristallisent en un certain nombre de « niches » structurées selon un certain ordre. Cette notion est par certains aspects proche de celle de « champ » chez Bourdieu (ce que Bourdieu avait lui même noté dans son ouvrage sur l'activité économique, *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000, voir en particulier page 255).

[17] Harrison C. White, 2002, *Markets from Networks. Socioeconomic Models of Production*, *op. cit.*, p. 304.

pour l'observateur, mais aussi pour elle-même lorsqu'il s'agit d'une entité agissante (un acteur social). Il existe donc une tension entre son existence comme entité autonome et sa dissolution « vers le bas » en une série de constituants, « vers le haut » comme constituant d'un ensemble plus vaste, ou encore à un même niveau, à travers les relations contraignantes qui la lient à des entités de même niveau. Cette tension entre l'autonomie et la dépendance est précisément ce dont les notions d'encastrement et de découplage peuvent rendre compte. L'encastrement est le processus d'accroissement des dépendances, et le découplage, le processus d'autonomisation, de renforcement de la spécificité. Les deux extrêmes de ces processus sont mortelles, chacune à leur façon. Le découplage maximum serait la perte de tous les liens avec le reste de la société et le monde, ce qui implique la disparition sociale (et probablement matérielle) de l'entité. De l'autre côté, l'encastrement maximum se traduirait par la dissolution complète de l'entité considérée dans d'autres entités, ce qui est beaucoup plus fréquent et que l'on peut considérer comme la fin habituelle des entités collectives. Le découplage d'une entité est donc toujours relatif. C'est un équilibre précaire entre des encastrements nécessaires et le maintien d'une autonomie par rapport aux autres entités.

Pour mieux comprendre cela, le plus simple est de reprendre les catégories de base une par une.

Commençons par les acteurs. En tant qu'acteurs sociaux, les humains ne sont pas des atomes isolés et indécomposables. Ils sont constitués de multiples ingrédients biologiques (corps, gènes, etc.), symboliques (nom, éléments d'identité, diplômes, titres, etc.), cognitifs (projets, valeurs, routines, affects, théories). Ils sont liés à d'autres par des relations sociales, qui leur confèrent des positions dans divers réseaux, et ils sont affiliés à des groupes. Leur existence en tant qu'acteurs passe par un travail permanent de construction et de maintien dans le temps de la cohérence entre les différents ingrédients, et par une résistance à la pression des groupes auxquels ils appartiennent et qui tendent à les réduire à des rôles. Ce travail a des résultats variés. Les acteurs ne sont pas à tout moment uniques et irréductibles. Ils peuvent se décomposer partiellement, perdre de la cohérence et de la continuité, éclater en des identités multiples et contradictoires. Ils peuvent aussi, et c'est beaucoup plus fréquent, se laisser aller à être simplement, ne serait-ce que pour un moment, un rôle social (un médecin, un enseignant, une mère, un parent d'élève) et devenir à ce titre substituables, simples exemplaires d'une catégorie, aux comportements prévisibles en tant que représentants de la catégorie. À l'inverse, les acteurs peuvent « s'affirmer », « faire entendre leur différence », agir de façon spécifique, « immédiatement reconnaissable », « à nulle autre pareille ». Ils se découplent de leurs relations et engagements, les tiennent suffisamment à distance pour dégager les marges de manœuvre qui définissent leur capacité d'action réelle, au risque de sortir des limites acceptables pour les autres, d'être « incompris » ou « rejetés ». Le même raisonnement vaut pour les acteurs collectifs. Une entreprise par exemple n'existe comme acteur qu'à travers des actions et des ressources qui la découplent par rapport à ses membres, par rapport à d'autres organisations, par rapport aux marchés dans lesquels elle occupe une niche. Si l'action des entreprises était totalement dépendante des actions et des relations des acteurs individuels qui en sont les propriétaires ou les employés, alors elles seraient effectivement encastrées, éventuellement au point de se dissoudre et de se réduire à des structures fantomatiques et superficielles sans réelle capacité d'action spécifique. A l'inverse, une organisation peut se donner les moyens de résister à cet encastrement, notamment en mettant en œuvre des procédures ou des dispositifs qui permettent des passages de relais entre acteurs individuels et des régulations collectives (Grossetti et Bès, 2001). L'entreprise peut aussi se trouver tellement enfermée dans une niche de marché qu'elle s'y trouve piégée et finit

par n'être qu'un constituant d'un acteur de plus haut niveau. Là encore, tout est affaire d'équilibre ou de rapport de force entre la tendance à l'autonomie et le risque de dissolution.

Les mêmes notions peuvent s'appliquer aux ressources. Qu'est-ce qui fait qu'un objet ne se réduit pas à un simple assemblage de constituants ou à n'être lui-même que le simple constituant d'un autre objet ? En tant que ressource sociale, il est toujours susceptible d'être décomposé ou intégré à autre chose. Soit un ordinateur personnel. Est-ce un objet spécifique ? Est-ce un simple assemblage de composants (processeur, disque dur, mémoire vive, périphériques, etc.) ? Est-ce un élément intégré dans un système (de régulation d'une chaîne de production, par exemple) ? La définition de l'autonomie relative de l'objet qu'est un ordinateur personnel est un enjeu social et économique très important. C'est en partie parce que la firme IBM a accepté que ses ordinateurs personnels soient décomposables que son modèle a supplanté celui de la firme Apple qui tenait à l'intégrité de l'objet, mais en même temps, c'est pour cela aussi qu'IBM en a perdu une grande partie des bénéfices de son choix au profit de fabricants de composants (Microsoft pour le système d'exploitation, Intel pour les processeurs). L'encastrement ou le découplage de l'objet ordinateur personnel est lié à de multiples autres encastrements et découplages entre producteurs, prestataires de service, utilisateurs. Les rapports entre des objets ou des types d'objets sont aussi des rapports entre ceux qui sont liés, d'une manière ou d'une autre à ces objets. Le même raisonnement peut être aisément effectué au sujet de tous les objets produits par l'industrie. Mais il ne limite pas aux objets manufacturés. Dans quelle mesure une œuvre d'art est-elle plus que la somme de ses composants et des entités qui lui sont liées d'une façon ou d'une autre ? Dans quelle mesure peut-elle s'apprécier indépendamment du nom de l'auteur et de la connaissance de son œuvre ? C'est à nouveau une question d'équilibre entre encastrements et découplages.

Les notions d'encastrement et de découplage ont été développées pour rendre compte des liens entre formes sociales. Il est donc assez facile de les mettre en œuvre dans ce domaine. D'où viennent les relations sociales ? Dès que l'on aborde empiriquement cette question, on trouve des groupes : la famille, l'organisation de travail, les associations de loisirs, etc. Un exemple : soit une personne qui est recrutée dans une entreprise. Elle est amenée par l'organisation à nouer des relations avec d'autres membres de l'entreprise. Pour des raisons très variables (affinité intellectuelle, proximité sociale, compatibilité des entourages), certaines de ces relations se sont renforcées et ne sont plus seulement des relations de travail mais des liens qui seront qualifiés en général d'amicaux par les protagonistes. Que s'est-il passé ? Au départ, ces relations étaient cadrées très fortement par l'organisation de l'entreprise, la division du travail, les procédures. Puis elles se sont progressivement découplées. Ce découplage commence lorsque la relation dépasse les rôles prévus par l'organisation, lorsqu'elle se personnalise, que les protagonistes ne sont plus substituables l'un par rapport à l'autre. Les relations peuvent alors éventuellement survivre à la disparition du cadre collectif qui leur a donné naissance. Le découplage est toujours en tension avec l'encastrement qui résulte de la discipline de l'entreprise. Les relations peuvent donc être encastrées dans des entités plus larges, des groupes par exemple. Elles peuvent aussi s'encastrer dans leurs composants, la suite des interactions. Le découplage de la relation, c'est aussi la constitution d'une histoire partagée qui permet à cette relation d'acquérir une consistance dépassant la simple addition des échanges. Lorsque, dans un groupe, les acteurs individuels s'affirment et que leurs relations se découplent du cadre que constitue le groupe, alors d'autres relations des membres, avec des acteurs extérieurs, peuvent entrer en jeu. Dans ce cas, c'est le groupe qui est encastré dans les réseaux sociaux de ses membres. La question de savoir ce qui est encastré dans quoi est une question de contrôle. Passons aux groupes. Dans quelle mesure un groupe se réduit-il à la somme de ses membres ? et ses relations à

leurs relations ? Dans quelle mesure un groupe a-t-il des marges de manœuvre par rapport aux contraintes que lui imposent ses relations avec d'autres groupes d'un même niveau d'action ? Comment une entreprise sous-traitante, par exemple, peut-elle accroître son autonomie par rapport à ses liens avec un ou plusieurs donneurs d'ordres en aval et avec des fournisseurs en amont ? Quelle est la marge de manœuvre d'un groupe politique par rapport aux diverses alliances qu'il a nouées ? Là encore c'est une question d'équilibre entre encastrement et découplage.

Quelle que soit l'entité considérée, les équilibres entre encastrement et découplage se situent toujours à trois niveaux d'action différents, celui de l'entité considérée par rapport à ses partenaires de même niveau, le niveau inférieur de ses constituants et le niveau supérieur des entités qui l'englobent. Dans les deux derniers cas, la question de l'encastrement est aussi la question du niveau d'action pertinent. Si l'on dit que les relations entre les entreprises, ou plus largement les activités de celles-ci, sont encastrées dans les réseaux personnels de leurs membres, on suggère en même temps que le niveau d'action pertinent n'est pas celui des entreprises, mais celui des individus et de leurs réseaux. A l'inverse, le découplage de l'entreprise fait apparaître le niveau des organisations comme pertinent. Encastrement et découplage sont donc bien des opérateurs d'échelle, qui rendent compte de la façon dont le niveau d'action se déplace vers le haut ou vers le bas sur l'échelle des masses.

Ce sont aussi des opérateurs sur l'échelle des durées. White montre cela avec l'exemple de l'acte d'économiser : « L'habitude d'économiser sur les revenus ordinaires est une illustration de découplage dans le temps. Dans le fait d'économiser, des droits concédés qui sont prévus pour être utilisés dans l'immédiat peuvent être activés à nouveau, mais à un moment non planifié. » (White, 1992, p. 12). Que se passe-t-il alors ? L'acte d'économiser permet de construire une ressource (la somme économisée) qui se découple de ses conditions de production (les actes permettant d'économiser de petites sommes). Une activité graduelle est transformée en une ressource utilisable de façon non graduelle. Dans la conception que je présente ici, l'échelle des durées est consubstantielle à la définition du découplage, puisque celui-ci concerne précisément l'émergence d'entités qui peuvent survivre à des séquences d'action pour intervenir comme cadres pour d'autres séquences. Le découplage est donc en ce sens toujours un déplacement sur l'axe du temps, de la temporalité des interactions vers des temporalités plus longues.

Enfin, l'encastrement et le découplage concernent aussi l'échelle de généralité. L'exemple de l'analyse faite par Mullins de la constitution de la biologie moléculaire est à nouveau utile. Le découplage du groupe social que constitue la spécialité est un déplacement du niveau d'action vers la spécialisation, à partir d'actions au départ situées dans la communauté scientifique générale (les fondateurs de la biologie moléculaire provenaient de différentes disciplines existantes). On peut dire la même chose de l'autonomisation d'un segment de marché par rapport à un marché plus général. À l'inverse, le découplage d'une relation par rapport à un groupe dans lequel elle s'est constituée est une montée en généralité, une dé-spécialisation. En effet, les registres d'échange entre les protagonistes tendent à s'élargir à des sujets qui s'éloignent des préoccupations spécifiques au groupe. La relation devient plus polyvalente, moins spécialisée.

Un découplage est en général un déplacement sur plusieurs échelles. Prenons l'exemple de l'ordinateur et de ses composants. Dire que le processeur par exemple se découple de l'entité ordinateur, c'est simultanément donner de l'importance à la temporalité d'évolution des performances du processeur. En même temps, l'entité processeur se découple des séquences

d'action dans lesquelles les utilisateurs d'ordinateur envisagent de changer ponctuellement une pièce de leur machine ou pendant lesquelles des concepteurs d'ordinateur discutent du choix de cet élément à intégrer dans leur produit. Ce découplage débouche sur d'autres séquences dans lesquelles les utilisateurs envisagent le changement de leurs machines en fonction des générations de processeurs et où les concepteurs de machines se préoccupent de la compatibilité de celles-ci avec les nouveaux processeurs. Un découplage est donc un déplacement de niveau d'action qui peut s'effectuer sur plusieurs échelles. Le découplage du processeur concerne l'échelle des masses (c'est un composant de l'ordinateur, donc situé à un niveau plus « micro »), l'échelle des durées (les temporalités propres de l'évolution des processeurs se découplent de celles qui concernent les ordinateurs) et de l'échelle de généralité (le processeur est un objet plus spécialisé que l'ordinateur).

Autre exemple : le découplage d'une organisation par rapport à ses membres et à leurs relations. Ce découplage, qui concerne l'échelle des masses (l'organisation est une entité plus « macro » que les individus qu'elle réunit), se traduit aussi par l'apparition d'une temporalité spécifique qui est celle de l'organisation, avec ses engagements de plus ou moins long terme, ses rythmes de décision, ses procédures, par rapport aux temporalités des membres (cycles de vie, par exemple) et de leurs relations (renouvellement des liens). Simultanément, dans la mesure où l'organisation se donne des objectifs spécifiques, un déplacement s'opère aussi sur l'échelle de généralité (l'organisation est plus spécialisée que ses membres). L'enjeu autour duquel s'exprime la tension entre l'encastrement et le découplage est la substituabilité : l'organisation peut-elle survivre au départ d'un membre ? dans quelle mesure est-elle affectée par une reconfiguration partielle des relations entre ses membres ?

L'encastrement et le découplage sont donc des processus en tension permanente, qui changent les formes sociales et les niveaux d'action. Ils sont au centre de la dynamique des formes sociales et constituent un enjeu d'action décisif. Penser les processus d'encastrement et de découplage, c'est substituer ou ajouter à une ontologie des êtres (qui naissent et qui meurent) une ontologie des états (qui se transforment) et une ontologie des processus (qui se définissent comme les formes de changement d'état). Le risque de naturalisation d'êtres particuliers (l'individu, la structure, etc.) disparaît, mais il s'y substitue un autre risque qui est de naturaliser les processus, par exemple de surestimer la continuité entre des états qui apparaissent à un moment donné comme participant à une même histoire. Pour réduire ce risque, il est utile de s'interroger sur les formes temporelles que prennent les processus de découplage et d'encastrement.

2.3. Les opérateurs d'articulation

Le second type d'opérateur concerne l'articulation entre des niveaux différents. Des séquences d'action situées soit à des niveaux « micros » sur les différentes échelles s'articulent de différentes façons avec des séquences « macros ». Une première façon de différencier les opérateurs est de considérer le caractère statique ou dynamique du niveau « macro ». Ainsi dans le processus de « reproduction »[18] les séquences d'actions « micros » sont largement déterminées par l'état de la structure à un niveau plus agrégé, et elles contribuent en retour à reproduire cette structure, considérée comme stable. Dans ce cas, l'articulation entre temps long et temps court, petit nombre et grand nombre, champ spécialisé et espace social plus général, s'opère sur le registre de l'homologie structurale. L'homologie

[18] Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, 1971, *La reproduction*, Editions de Minuit.

entre les structures générales et spécialisées, entre les structures sociales et les structures mentales (l'habitus), entre les états de la structure à des temps différents, laisse une place négligeable au changement, à tous les niveaux d'action. La reproduction est un changement qui ne change rien d'« important ».

D'autres processus supposent l'existence de changements, mais les conçoivent comme une agrégation de petits changements homogènes.

Dans les processus de « typification » définis par la tradition « phénoménologique » (Schütz, Berger et Luckman), c'est par la répétition de séquences homogènes que se construit graduellement un « type », une ressource cognitive. Il n'y a pas de séquence particulière de genèse ou de changement brusque. Il n'y a que de l'accumulation graduelle. Le même type de processus s'applique à la formation de ressources plus matérielles, par exemple dans l'acte d'économiser progressivement pour disposer d'une somme importante au bout d'un certain temps. C'est la logique de l'accumulation ou de la sédimentation. La sédimentation est un opérateur d'échelle qui fonctionne sur l'axe du temps, construisant du temps long par la mise bout à bout des séquences courtes.

On peut trouver une logique comparable dans le processus d'agrégation (ou de composition) bien décrits par les travaux de la tradition individualiste (ceux de Raymond Boudon en particulier). Dans les processus d'agrégation, les actions d'individus séparés, en se combinant, produisent des effets collectifs imprévus (l'exemple type étant l'embouteillage sur une route que tout le monde a cru être un raccourci). La différence est que, alors que dans la sédimentation la sommation des séquences d'action s'effectue essentiellement sur l'axe du temps, dans l'agrégation, elle se fait plutôt sur l'axe des masses. Mais le principe est bien celui d'une addition de séquences homogènes produisent des effets à un autre niveau d'action.

Sur l'axe de la généralité, on trouve un processus équivalent dans la montée progressive en généralité d'un problème ou d'une innovation qui, partant d'une sphère très spécialisée, se diffuse à l'ensemble des activités considérées à un niveau donné de masse et de temps. Les calculateurs numériques par exemple étaient à l'origine (les années quarante) une innovation technique très spécialisée destinée à des usages précis (décoder des messages secrets, effectuer des calculs par approximation) dont les usages se sont généralisés à des domaines de plus en plus variés jusqu'à finir par envahir l'ensemble des activités sociales. Cette montée en généralité s'est effectuée par de très nombreuses petites adaptations, même si quelques accélérations sont venues marquer son histoire (l'apparition des ordinateurs personnels par exemple).

Enfin, dans le dernier type de processus, on suppose que le degré de contingence des séquences d'action est variable et l'on peut avoir des séquences très contingentes qui produisent des irréversibilités affectant des séquences plus prévisibles, ce qui donne le principe d'une alternance entre des moments de stabilité et des moments de rupture. Ce processus peut être appelé bifurcation.

La reproduction, l'agrégation, la sédimentation et la bifurcation sont des opérateurs faisant le lien entre des niveaux d'action différents, le micro et le macro, le temps court et le temps long, le spécialisé et le général. Ce sont des opérateurs d'articulation dans la mesure où ils décrivent la forme prise par les encastrements et découplages (graduelle ou par ruptures) et la place qu'y tient l'imprévisibilité.

Si pour simplifier, on ramène les trois échelles à une seule, en considérant que le raisonnement est similaire pour chaque échelle, on peut rendre compte de ces différents processus en considérant, toujours pour simplifier, deux niveaux d'action, l'un plus « micro » (ou court ou spécialisé), l'autre plus « macro » (ou long ou général). La définition de ces niveaux dépend du problème traité. Par exemple dans la reproduction des hiérarchies sociales par l'école, le micro est constitué par les séquences d'orientation scolaire et le macro par l'état du système pris dans son ensemble. Dans les bifurcations de type « carrefour » analysées au niveau des parcours scolaires, le micro reste les séquences d'orientation (ou d'examen), mais cette fois-ci le macro considéré n'est plus l'état du système mais le parcours de vie pris dans son ensemble. Dans ce deuxième cas, le « macro » est situé sur l'échelle des durées et non sur celle des masses. Une fois définis ces deux niveaux, on peut construire un tableau logique en fonction de la contingence forte ou faible des séquences situées à chacun des niveaux. Là encore la dichotomie doit être prise comme une simplification pour rendre compte de ce qui est dans la réalité plutôt un continuum. Le tableau 5 rend compte des résultats de ce petit exercice logique, qui permet de mettre en scène les opérateurs d'échelles définis plus haut.

Tableau 5. Modes d'articulation « micro » / « macro »

Importance du changement « macro » Hétérogénéité des séquences « micro »	faible	forte
faible	1. Reproduction, (trajectoires modales)	2.a. Changement par effet d'agrégation (axe des masses) 2.b. Changement par effet de sédimentation (axe du temps) 2.c Changement par montée progressive en généralité (axe de généralité)
forte	3. Reproduction (trajectoires déviantes)	4. Bifurcations

Les deux cases correspondant à une contingence faible au niveau macro sont associées au modèle de la reproduction puisque celui-ci revient à supposer la stabilité du « système » quel qu'il soit, par rapport à des composants, que ceux-ci soient eux-mêmes stables (case 1) ou instables (case 3). Dans le cas du système scolaire, on peut très bien placer dans la case 1 l'analyse des trajectoires modales et dans la case 3 celle des trajectoires déviantes (celles qui s'écartent du modèle sans le remettre en cause, voire en le renforçant par effet de masquage, comme la réussite scolaire d'enfants d'origine populaire par exemple). Mais si l'on analyse les mêmes trajectoires sous l'angle des parcours individuels en définissant le « micro » comme une situation d'orientation (ou d'examen) et le « macro » comme l'ensemble du parcours scolaire, alors on se retrouve dans la quatrième case puisque la contingence et les irréversibilités sont faibles au niveau du système scolaire, mais peuvent être fortes au niveau d'un parcours de vie. Tout dépend donc des échelles que l'on choisit et de ce que l'on définit comme étant les niveaux d'action impliqués.

Selon l'évolution des situations, il peut être nécessaire de passer d'un opérateur à un autre. Par exemple la sédimentation peut déboucher sur la mise en crise d'un système qui était stable auparavant. On se trouve alors dans les conditions d'une bifurcation. On est donc passé de la case 2 à la case 4.

Conclusion

La combinaison des trois échelles dessine un espace des phénomènes sociaux dont l'intérêt est à la fois de donner des repères et de contribuer au dialogue entre les courants sociologiques. Elle permet en particulier d'expliquer les généralisations que l'on suppose ou que l'on suggère à partir d'un travail de terrain en donnant à l'objet étudié une extension précise dans les trois directions : masse, durée, généralité. Elle permet de s'extraire de façon contrôlée de l'enfermement dans un unique niveau d'analyse. Simultanément, les échelles donnent des armes contre tous les déni de légitimité uniquement fondés sur le niveau d'analyse. La mise en perspective et l'explicitation que permettent ces échelles ne fera certainement pas disparaître les contradictions entre courants sociologiques. Elle en suscitera probablement même de nouvelles. Mais si elles peuvent mettre en évidence certains malentendus ou dialogues de sourds (lorsque deux auteurs s'expriment à partir de niveaux d'actions différents en considérant le leur comme le seul possible), si elles peuvent suggérer des passages, des traductions ou des hybridations, alors ces échelles, encore certainement imparfaites, sont un outil utile pour le développement d'une sociologie ouverte.

Références bibliographiques

Becquemont Dominique, 1992, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Kimé ; Bowler.
Boudon Raymond, *La place du désordre*, PUF, 1984.
Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, 1971, *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit.
Anzieu D., Martin J-Y., 1968, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, Presses Universitaires de France.
De Coninck Frédéric et Godard Francis , 1990, "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation - Les formes temporelles de la causalité", *Revue Française de Sociologie*, XXXI, n°1, pp.23-53.
Desjeux Dominique, 2004, *Les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? » (n°3635).

Galison Peter, *How experiments end*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1987.
Granovetter Mark, 1985, "Economic action and social structure : the problem of embeddedness", *American Journal of Sociology,* Vol. 91, pp.481-510.
Grossetti Michel, 2006, « Trois échelles d'action et d'analyse. L'abstraction comme opérateur d'échelle. », *L'Année Sociologique*.
Grossetti Michel, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.
Kuhn Thomas, 1962, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1983 (1962, University of Chicago).
Knorr-Cetina Karen et Cicourel Aaron V. (eds), 1981, *Advances in social theory and methodology : toward an integration of micro- and macro- sociologies*, Boston et Londres, Routledge et Paul Kegan.
Latour B runo, 2006, *Changer de société. Refaire de la Sociologie*, Paris, La Découverte.
Mullins Nicholas C., 1972, "The development of a Scientific Spécialty : the Phage Group and the Origins of Molecular Biology", *Minerva*, vol.19, pp.52-82.
Peter J., 1998, *Darwin, l'homme et son influence*, Paris, Flammarion.
Polanyi Karl, 1983, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris.
Popper Karl, 1972, *La connaissance objective*, édition française 1991, Flammarion, Coll. Champs, n°405.
White Harrison C., 1992, *Identity and Control*, Princeton University Press.
White Harrison C., 2002, *Markets from networks. Socioeconomic models of production*, Princeton University Press.